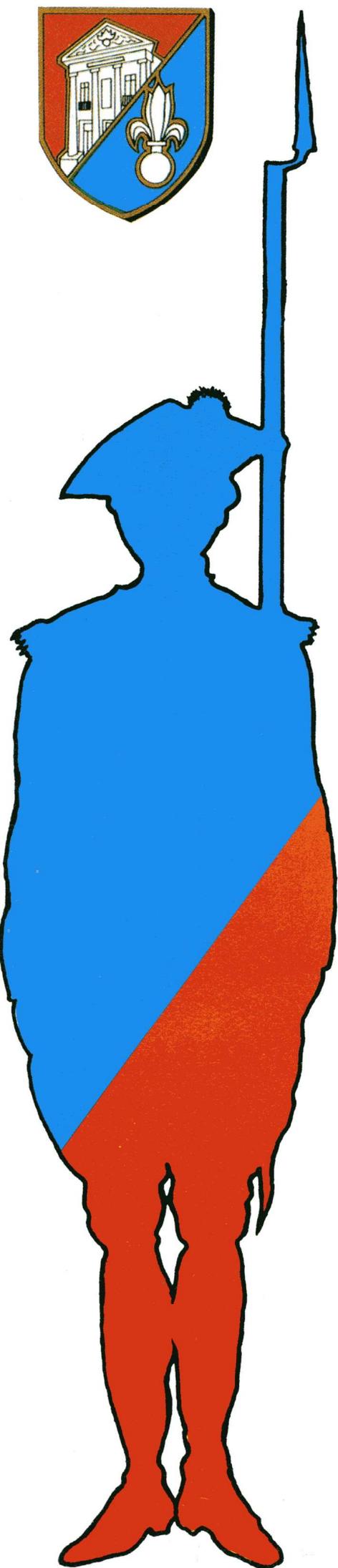




# INFANTERIE

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES  
AMIS DU MUSEE DE L'INFANTERIE

Siège social : Ecole d'Application de l'Infanterie - 14<sup>e</sup> Division Légère Blindée - 34070 Montpellier cedex 01



Dépôt du Musée de l'Armée

Tambour de grenadiers du 3<sup>e</sup> de ligne  
1828 - 1830 - Restauration

## SOMMAIRE

- Page 4 Présentation du Musée (5<sup>e</sup> partie).
- Page 7 L'Infanterie de l'an 40 (II).
- Page 8 Du bon usage d'un canon antichars.
- Page 15 Narvick 1940.
- Page 17 L'insigne du 3<sup>e</sup> R.I.
- Page 20 L'affaire de Gan Gnan.
- Page 29 Création des Douairs.



# LANGUEDOCIENNE DÉMÉNAGEMENTS

depuis 1965  
l'efficacité à votre service

**67.87.24.05**

**LE GARDE-MEUBLES  
HAUTE SECURITÉ  
CONTAINERS INDIVIDUELS PLOMBÉS**

- L'assurance d'un gardiennage de qualité
- Economique : nous acceptons aussi la mise en containers par le client

**Notre Service International**

- Expéditions Outre Mer
- FFA

*Nombreuses références  
militaires*

**A. SOLIVERES**  
ANCIEN OFFICIER E.A.I.  
et son fils  
Vice Président de la Chambre Syndicale G.R.

MUSEE de L'INFANTERIE



MONTPELLIER

**CORRESPONDANCE :**

**Association des Amis  
du Musée de l'Infanterie**  
E.A.I./14<sup>e</sup> D.L.B.  
34057 MONTPELLIER  
Cedex 01  
Tél. : 67 42 52 33  
Poste 370

**VERSEMENTS :**

C.C.P. 2126 - 92 H Montpellier

**Directeur :**

Général de Division (CR) MURAT

**Rédacteur en chef :**

Colonel (ER) CARLES

**Direction rédaction maquette :**

Adjudant-chef DEGHIN

**Réalisation :**

Point d'Impression E.A.I./14<sup>e</sup> D.L.B.

**Tirage**

2000 exemplaires

**LIVRES ANCIENS sur le TIERS MONDE**  
*(et plus particulièrement les anciennes colonies françaises)*



**MICHÈLE DHENNEQUIN**

*Expert*

76, rue du Cherche-Midi - 75006 PARIS

Tél. (16) 1 42 22 18 53

**CATALOGUE PERIODIQUE**

ACHAT

VENTE

**ICONOGRAPHIE**

**Photographies :**

Page de titre : major FAVIER

Page 4 : adjudant-chef DOUDOUX.

Pages 5, 6, 14 et 17 : adjudant-chef DEGHIN

- **ADHESION** à l'Association des Amis du Musée de l'Infanterie.

Membre Actif : 60,00 (cotisation annuelle).

Cette adhésion comprend l'abonnement au bulletin INFANTERIE (2 par an).



**ASCENSEUR**

**Portes automatiques**

Siège social : 19, chemin des Meunières - B.P. 106

34402 LUNEL CEDEX

Téléphone : 67 83 13 84

**MERCI A TOUS  
LES ANNONCEURS**

Réservez-leur vos achats, faites-leur confiance, le meilleur accueil vous sera toujours réservé.



### Hall d'entrée, cage d'escalier, abords extérieurs.

Le hall d'entrée est occupé, dans sa moitié nord, par le stand de vente des publications, insignes, cartes postales, etc... et par le coin-bureau du conservateur. Cette moitié se prolonge par une réserve et les toilettes. Le mur Nord offre quelques documents graphiques sur l'Infanterie. L'autre moitié, également prolongée par une réserve, comporte contre le mur Est, une vitrine consacrée aux insignes d'Infanterie.

Le mur Sud est orné de deux drapeaux, celui des Amitiés Africaines du Comité de

NEMOURS, et celui de la Légion Française des Combattants de Marnia, ainsi que d'une aquarelle originale d'A. ROSENBERG représentant des goumiers.

Le mur Ouest, orné d'un portrait du Colonel MOLL par DETAILLE, sert de fond à deux vitrines, l'une contenant des insignes de l'Armée d'Afrique et, des parachutistes, l'autre présentant des soldats de plomb. Dans l'angle Nord-ouest se trouve un LRAC de 89 mm.

Le départ d'escalier est encadré par un ENTAC et un MILAN antichars. Le palier intermédiaire, adossé au mur est provisoi-

## Présentation du musée (5<sup>e</sup> partie)

rement dédié à l'Infanterie actuelle. La partie droite (en montant) rappelle les opérations extérieures du Liban ; un mannequin représente un observateur du comité de Lausanne « CASQUE BLANC », un autre un soldat de la FINUL et la vitrine rappelle les événements de Beyrouth. La partie gauche offre trois mannequins : un fantassin en tenue d'exercice 1980, un autre en tenue d'outre-mer 1981 - 1983, le troisième un sous-officier en tenue de sortie type 22. Ces mannequins entourent une vitrine relative aux interventions en Afrique Noire. Au centre du mur Est, une grande toile signée G. SCOTT représente le drapeau du 152<sup>e</sup> R.I. et sa garde en 1919.

Le palier du premier étage, entre les salles XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècle, offre, au long du mur Ouest une vitrine consacrée aux moyens de transmission, flanquée d'une tunique de tambour-major du 144<sup>e</sup> R.I. modèle 1872 - 1886, sur jeannette. Au centre est un moulage de plâtre provenant d'un morceau de concours pour un bas-relief à la gloire de l'Infanterie vers 1930. Une autre vitrine rappelle la formation des sous-officiers et contient une tenue d'élève du Prytanée militaire de la Flèche en 1906.

La vitrine suivante rappelle la formation des officiers d'infanterie ; elle est surmontée par le drapeau non réglementaire de l'Ecole de Cherchell 1943 - 1944. Un mannequin représente un élève de Saint-Maixent en tenue de 1887 - 1893. Douze fanions d'infanterie, de la période 1920 - 1960, occupent le coin Sud-ouest.



Faisant face au dispositif précédent et adossés à la ballustrade sont un mannequin de caporal-chef féminin en tenue de 1979 et un autre de tambour grenadier du 3<sup>e</sup> de ligne 1830. Ils encadrent une vitrine présentant des schakos et képis de 1830 à nos jours. Bordant la deuxième volée d'escalier, le mur Nord porte un portrait à l'huile, en pied, du général ESPINASSE, signé BAUDERON 1859 et le mur Sud une affiche pour l'emprunt de guerre de 1917 signé Abel FAIVRE.

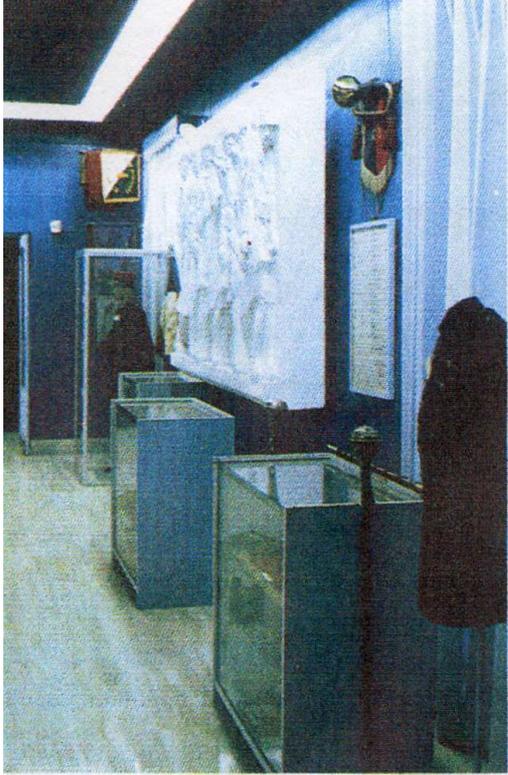
A l'extérieur du musée, encadrant le perron se remarquent un canon antichar de 25 mm modèle 1937 et un canon d'Infanterie US de 105 mm.

De l'autre côté de la route, sur un piédestal moderne à été placé un groupe en bronze représentant deux tirailleurs algériens de 1870 qui provient du monument à la gloire du 2<sup>e</sup> RTA érigé à Mostaganem en 1872 et transformé en monument aux Morts de 1914 - 18.

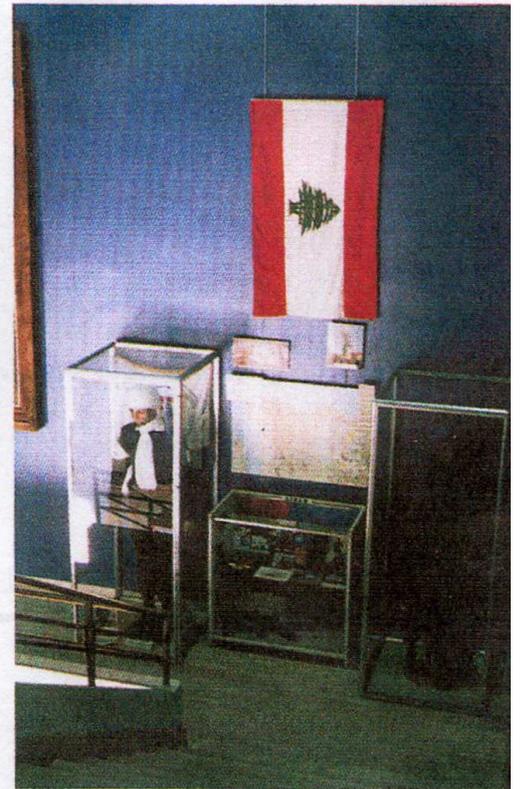
Le péristyle, dessiné par les Services du Génie, est orné au fronton d'une grenade, œuvre d'un stuccateur servant alors au STBFT Ateliers des Arts Décoratifs.

● colonel (ER) P. CARLES





Palier supérieur



Palier intermédiaire



Hall  
d'ent

## L'INFANTERIE DE L'AN 40

Dans le numéro précédent d'*Infanterie* » (1) nous avons rappelé la constitution de l'infanterie française au début de 1940, c'est à dire cinquante ans auparavant. Le numéro du 2<sup>e</sup> semestre correspond chronologiquement à un autre rappel du cinquantenaire bien plus triste. Depuis la fin de juin 1940, en effet, la plus grande partie de l'infanterie française a disparu en sept semaines de combats. Combien de fantassins parmi les 92 000 morts et disparus et les 1 800 000 prisonniers au 1<sup>er</sup> juillet 1940 ? C'est presque impossible à dire, le décompte n'en ayant jamais été publié, mais on peut avancer qu'ils en représentent la moitié et plus probablement les 60%. En ce second semestre de 1940 où l'Armée française est comme un boxeur qui émerge du knock-out, l'infanterie consacre ses activités à compter ses rescapés, les regrouper, démobiliser les réservistes des classes antérieures à celle de 1939/2, à mettre sur pied sa contribution à l'armée dite d'armistice.

Dans l'opinion publique, c'est à qui désignera les responsables de la défaite - toujours les autres, surtout si l'on fait soi-même partie de ces responsables. C'est seulement vers le printemps de 1941 que l'on commencera à publier des témoignages pour tenter d'expliquer que tout le monde n'a pas fui sans combattre (2).

Le fantassin n'était pas particulièrement incriminé, mais englobé dans la cohorte honteuse de ceux par qui la défaite était arrivée. Dans une des premières tentatives de réhabilitation, en juin 1941, le général TOUCHON, ancien commandant de la VI<sup>e</sup> Armée écrivait : « A-t-il (le fantassin) failli pendant les quelques journées de brutal cauchemar que fut pour la France la dernière guerre ? En sort-il déshonoré comme d'anciens osent le dire ? Le fantassin vaincu de 1940 n'est-il vraiment que le fils dégénéré et indigne du vainqueur de 1918 ?... (l'infanterie), s'il est notoire que certaines de ses unités ont participé à la défaillance du pays tout entier, nous ne saurons évidemment ses belles actions que lorsque les cimetières du champ de bataille et les prisonniers auront parlé (3).

Depuis, les ex-prisonniers et les archives de Service historique de l'Armée de terre ont parlé, même si les témoins n'ont pas eu tellement de goût pour raconter

leurs aventures. D'ailleurs elles étaient occultées par les campagnes de 1942 - 1945, beaucoup plus agréables à exposer puisqu'elles aboutissaient à une victoire, ainsi que par l'histoire, souvent embellie de la Résistance. Les bureaux ont vérifié les citations de 1940, individuelles et collectives. Dix drapeaux d'infanterie, deux d'infanterie coloniale, celui des chasseurs à pied, un de zouaves, un de tirailleurs algériens, trois de tirailleurs marocains, un de régiment étranger d'infanterie et un de chasseurs parachutistes ont obtenu de porter une inscription relative à un combat de 1940 (4).

Ce n'est pas notre rôle, ni le lieu, d'énumérer les opérations de l'an 40 où l'infanterie a montré qu'elle n'était pas systématiquement inférieure à celle de la Première guerre mondiale. Nous pensons, en revanche, participer au maintien du patrimoine moral de l'arme en indiquant à nos lecteurs quelques titres d'ouvrages ayant une valeur de témoignage sur les fantassins d'il y a cinquante ans.

L'autorisation d'accès aux archives du Service historique de l'armée de Terre, coïncidant avec le quarantième anniversaire des événements, en 1980 a été l'occasion de rectifier quelques idées reçues et de réhabiliter les combattants de cette époque. Mais il en résulte des ouvrages historiques plutôt techniques. Aujourd'hui encore, il faut le reconnaître, rares sont les livres où se retrouverait la subjectivité, certes, mais aussi la chaleur des témoignages individuels. S'agissant de l'infanterie, en particulier, nous n'avons rien qui corresponde aux « Croix de Bois », aux ouvrages de Georges GAUDY, au « Feu » de BARBUSSE, à tant d'autres écrits sur la guerre de 1914 - 1918.

En réalité des témoins ont écrit et leurs écrits ont été publiés, mais quel écho ont-ils soulevé ? Qui se souvient seulement des titres ? « L'officier sans nom » pourtant est un bon témoignage des aventures survenues au 102<sup>e</sup> R.I. A peine romancé, l'ouvrage de Guy DES CARS a le mérite d'avoir été édité pour la première fois en 1941, à chaud. De même « Voltigeurs », de Michel GUILLAUMIN, ancien de la Division de fer probablement édité en 1942, et « Fantassins sur l'Aisne » de Lucien CARRON, publié en 1943.

GAUDY lui-même a raconté sa seconde guerre mondiale dans « Combats sans gloire » en 1942. Avec le recul du temps, par dessus les événements de 1942 - 1945, rares sont les témoins qui ont osé rappeler 1940, parfois à compte d'auteur comme Luce COUPIN (5). Le conservateur du Musée de l'Infanterie ne peut que regretter cette pauvreté qui nuit au maintien du patrimoine. C'est pourquoi il faut que les anciens racontent et que nous nous hâtions de

recueillir les souvenirs de gens qui ont plus de soixante dix ans d'âge. Aucun de leurs récits n'est sans intérêt, comme le montre celui que nous avons choisi de présenter dans ce numéro du bulletin et leur addition laissera une documentation irremplaçable.

---

• Colonel (ER) P. CARLES

---

## Du bon usage d'un canon antichars :

### *sur la Somme 5 et 6 juin 1940*

---

Un ancien combattant de 1940, dont la modestie nous demande l'anonymat, a bien voulu extraire de sa mémoire quelques souvenirs, en s'excusant de leur banalité. « J'ai assisté pendant deux jours seulement à la bataille de la Somme », écrit-il, « j'ai été mitraillé (à moto) par un avion allemand mais je suis passé entre les balles en me jetant dans un fossé..., je n'ai vu les Allemands que les 5 et 6 juin..., j'ai ordonné à mon groupe de faire tirer au 25 et .. nous avons démoli sept chars et deux side-cars... « Cette déclaration éloignée des récits héroïques et du style ronflant des citations, nous paraît rendre assez bien compte de l'état d'esprit de ces fantassins qui, plus nombreux qu'on a pu le croire pendant longtemps, ont fait ce qu'on leur a demandé, quel qu'en fut le prix, et parfois ce qu'on ne leur demandait pas, mais qu'ils croyaient de leur honneur de devoir faire.

Notre ancien, classe 1931, avait accompli son service actif d'un an aux chasseurs alpins. Mobilisé comme sergent de réserve, il avait été affecté le 2 septembre 1939 au 112<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie Alpine à Hyères (Var).

Le 112<sup>e</sup>, régiment de formation série A, provenait d'un noyau actif du 3<sup>e</sup> R.I.A. Il formait avec ce régiment et la 6<sup>e</sup> Demi-Brigade de chasseurs alpins (24<sup>e</sup>, 25<sup>e</sup> et 65<sup>e</sup> B.C.A.) l'infanterie de la 29<sup>e</sup> Division d'Infanterie Alpine, dont le commandant était le général GERODIAS. Le 112<sup>e</sup> était commandé par le

lieutenant-colonel NAUCHE, appelé de la classe 1913, devenu officier de réserve, capitaine à titre temporaire en 1918, à titre définitif en 1922. Chef de bataillon en 1932, il avait fait une partie de sa carrière au secrétariat général du ministre de la guerre avant d'arriver dans un régiment de la Côte d'Azur. Ses subordonnés du 112<sup>e</sup> en ont gardé le souvenir d'un chef tâtillon, exigeant, dérouté par l'esprit de ses soldats méridionnaux (6), mais il est probable que c'est lui qui forgea l'âme du régiment, de sorte que ce corps, qui passa la « drôle de guerre » dans des tâches obscures, sut affronter la tempête de 1940 et y disparaître avec dignité.

L'ancien fut affecté à la compagnie régimentaire d'engins (C.R.E.), comme sous-officier adjoint dans l'une des deux sections de canons antichars de 25 millimètres. Rien ne le désignait particulièrement pour ce poste car dans son service actif et sa période de réserve, il avait été mitrailleur. La plupart de ses camarades de la section étaient dans le même cas et le chef de section était un lieutenant de réserve.

Prévue pour la défense des Alpes, la 29<sup>e</sup> D.I.A. fut d'abord stationnée dans les Alpes Maritimes, puis, la neutralité de l'Italie assurée, fit mouvement vers la Champagne. Le 112<sup>e</sup> R.I.A. arriva ainsi, vers la fin de novembre, à BASSU (MARNE) où il fut sensé se préparer à la vie en temps de guerre (7). C'est alors que l'instruction des sections antichars commença réellement.

Le moment est venu de dire un mot sur les sections régimentaires antichars, surtout sur celles d'un régiment type alpin, comme l'était le 112<sup>e</sup> R.I.A. Selon la théorie en vigueur en 1939, la défense contre les chars dans une division d'infanterie était prévue à deux niveaux : à celui de la division avec des batteries de canons de 47 mm antichars servis par des artilleurs, à celui du régiment d'infanterie avec des sections de canons de 25 mm. En outre, chaque division avait une compagnie divisionnaire antichars armée de canons de 25.

Au régiment d'infanterie, la C.R.E. comprenait, d'après les tableaux d'effectifs de 1937, deux sections de 25 AC chacune à 1 chef de section (en principe officier, mais à la rigueur adjudant-chef ou adjudant), 1 sergent-chef adjoint, 3 agents de transmissions dont un motocycliste, 1 conducteur de la voiturette de munitions attelée d'un animal de trait et trois pièces de 25. La pièce comprenait 1 sergent ou sergent-chef chef de pièce, 1 caporal-chef ou caporal pointeur, 1 chargeur, 3 pourvoyeurs, 2 conducteurs, 1 canon de 25 avec avant-train attelé de deux animaux de trait. Un des pourvoyeurs devait être capable de conduire une chenillette de ravitaillement Renault modèle 1931 R, mais ce matériel appartenait au groupe de ravitaillement de la C.R.E. Une section antichars alignait donc 1 officier, 4 sous-officiers, 25 caporaux et soldats pour 3 tubes et 7 animaux de trait.

Le canon était du modèle semi-automatique 1937 Puteaux ou SA léger Mle 37 A PX (8) d'un poids de 350 kilos, capable de percer 40 millimètres de blindage (c'est-à-dire la plupart des blindés allemands de 1940) à 500 mètres, mais utilisable jusqu'à 800 mètres. Il tirait des obus perforants, c'est-à-dire pleins, de 0,320 kilos avec une très grande précision, à la cadence pratique de 10 coups par minute. Le pointage se faisait par un collimateur. Ce canon n'avait pas de projectile efficace contre le personnel à découvert. Le règlement était formel : « le canon de 25 est affecté uniquement à la lutte contre les engins blindés... » (9).

Revenons à notre témoignage. Lorsque le 112<sup>e</sup> fut installé à BASSU, notre ancien fut envoyé avec un autre sous-officier de réserve à Verdun pour un stage destiné au personnel des sections antichars de 25. Il s'y familiarisa avec le maniement du matériel, l'école de pièce et de section, la préparation des feux, mais n'exécuta aucun tir. A son retour, il fit avec sa section

de fréquents exercices de combat sans un seul tir réel : il n'y avait pas de munitions prévues à cet effet. Lorsque le 112<sup>e</sup> fut envoyé en première ligne, en janvier 1940, pour faire enfin connaissance avec l'ennemi dans la région de Forbach, comme les Allemands n'utilisaient pas de chars dans le secteur, les sections de 25 restèrent à l'arrière, à Tenteling, et furent employées à monter et démonter les pièces, à utiliser les collimateurs, à apprécier les distances et surtout à monter la garde (10). L'ancien, qui avait été nommé sergent-chef le 1<sup>er</sup> avril, fut même distrait de l'instruction pour être employé au bureau de la compagnie à rédiger des rapports. Le 112<sup>e</sup> était alors au repos en Haute Saône, à AMANCE.

Cette torpeur, curieuse façon de maintenir une troupe en mesure de combattre, fut secouée par l'offensive allemande du 10 mai 1940. Le 15 mai, le 112<sup>e</sup> fut embarqué à AMANCE sur des autobus parisiens et par CHATEAU THIERRY et SOISSONS, plusieurs fois bombardé par l'aviation ennemie, gagna la région de NOYON. La 29<sup>e</sup> D.I. devait, face à l'est, couvrir la droite du dispositif français qui allait mener la contre-offensive en direction de BAPAUME.

Cette opération ayant échoué le 28 mai le régiment, à la gauche de la division, fut chargé de disputer à l'ennemi le franchissement de la somme entre la RN 29 et une ligne PARGNY - MORCHAIN - CURCHY. Le PC du colonel NAUCHE s'établit à PERTAIN, à 13 kilomètres au Nord-Est de ROYE (SOMME). Le 5 juin, après un intense tir d'artillerie les chars appuyés par l'aviation d'assaut franchirent la rivière au pont de SAINTCHRIST et à 8 heures au matin attaquèrent MISERY, où un bataillon du 112<sup>e</sup> fit front de son mieux. De PERTRAIN, le colonel NAUCHE dirigeait la défense, mais les munitions diminuaient. Au milieu de l'après-midi, malgré les pertes, le 112<sup>e</sup> tentait de disputer à l'ennemi le passage vers CHAULNES. Le 6, PERTAIN tenait toujours : tout le monde y faisait le coup de feu. Une contre-attaque sur DRESLINCOURT avec quelques chars pour dégager le village échoua faute d'infanterie d'accompagnement. La compagnie du lieutenant BESSON continuait d'arrêter les allemands à EPENANCOURT. Le 3<sup>e</sup> RIA et la 6<sup>e</sup> DBCA, à droite n'étaient pas mieux traités et se repliaient par échelons vers NESLE où le 65<sup>e</sup> BCA fut anéanti ainsi que le 25<sup>e</sup> BCA. Vers 18 heures, la cave servant de PC au colonel NAUCHE était encerclée et incendiée et sa garnison n'avait plus de munitions. Il ne restait qu'à se rendre. Le 112<sup>e</sup> avait été submergé : du régiment, 9 officiers sur 80 et environ 200 alpins sur 3000,

conduits par le lieutenant BESSON furent recueillis par le 3<sup>e</sup> RIA à FRENICHES, au nord de NOYON. Ils formèrent une compagnie qui retraits sur la Loire et combattit le 18 juin à SAINT-CYR-EN-VAL. Ce n'est pas sans raison que le 112<sup>e</sup> RIA fut cité à l'ordre de l'Armée le 2 septembre 1940 (11)., seul de la division avec le 25<sup>e</sup> BCA.

Le 5 juin, notre ancien se trouvait avec une pièce de 25 isolée près du PC du régiment à PERTAIN. Il avait perdu le contact avec son chef de section car celui-ci avait pris le commandement d'une compagnie. Il disposait d'un canon de 25 et de sept camarades, deux sous-officiers, deux caporaux et trois soldats. L'approvisionnement en munitions était de dix obus, les cartouchières des hommes étaient vides, l'ancien avait un revolver personnel. Les autres pièces avaient été dispersées à la disposition de différents points d'appui. L'ancien n'avait été rattaché à aucun supérieur précis : comme les blindés allemands, après un bombardement commencé vers 9 heures approchaient du village, il prit sur lui, étant le plus élevé en grade, de faire mettre en batterie sur une éminence. Les premiers chars étaient à un kilomètre environ lorsqu'après un conciliabule avec ses camarades, il prit la direction du feu. Les villages des alentours brûlaient, on entendait tirer à gauche et à droite. Notre sergent-chef ne jugea pas devoir se priver d'un agent de transmission pour aller interroger un hypothétique supérieur. « Absence totale de grades au-dessus de mes trois galons en diagonale » écrit-il.

Des chars allemands se présentèrent sur une route à 600 mètres environ de la position de batterie et il donna l'ordre d'ouvrir le feu. Sur les dix obus tirés, neuf frappèrent au but, mettant hors de combat sept chars et deux side-cars. A un moment, un « mouchard », avion d'observation, avait repéré la pièce et vint lâcher une bombe qui tomba à huit ou neuf mètres du groupe, mais n'éclata pas. A plusieurs reprises les canonnières antichars furent soumis à des tirs lointains d'infanterie, sans être touchés.

L'affaire avait duré une bonne partie de la journée au bout de laquelle les munitions étaient épuisées. Nul n'avait mangé depuis la veille et il y avait peu de chances que le ravitaillement leur parvint. Il faisait très chaud. Il semblait que vers la droite, l'ennemi progressait (12). L'ancien donna l'ordre de démonter la culasse du canon, qu'il fit enfouir à quelque distance de la pièce et de casser le collimateur, puis le groupe se replia à la nuit tombante vers PERTAIN.

Le 6 un bombardement violent s'abattit sur le village où le PC du 112<sup>e</sup> tenait toujours, et le groupe se réfugia dans une cave, où il trouva un adjudant et quelques militaires. Vers 18 heures, on entendit des bruits de chars puis des conversations en allemand. Un soldat ennemi s'approcha : aucun des Français n'avait une seule cartouche à mettre dans son arme. Dans ces conditions, il ne restait qu'à se rendre. L'ancien et ses camarades furent agrégés à un rassemblement de prisonniers et mis en route à pied vers PERONNE puis CAMBRAI où ils couchèrent, première étape vers GIVET, TREVES « où des civils, femmes et enfants nous lancent des pierres » et le Stalag VII/A à MOOSBURG en Bavière atteint le 17 juin. « Les prisonniers polonais nous lapident parce que d'après eux, les Français n'ont pas soutenu la Pologne ». Et notre témoin conclut « voilà ma guerre ».

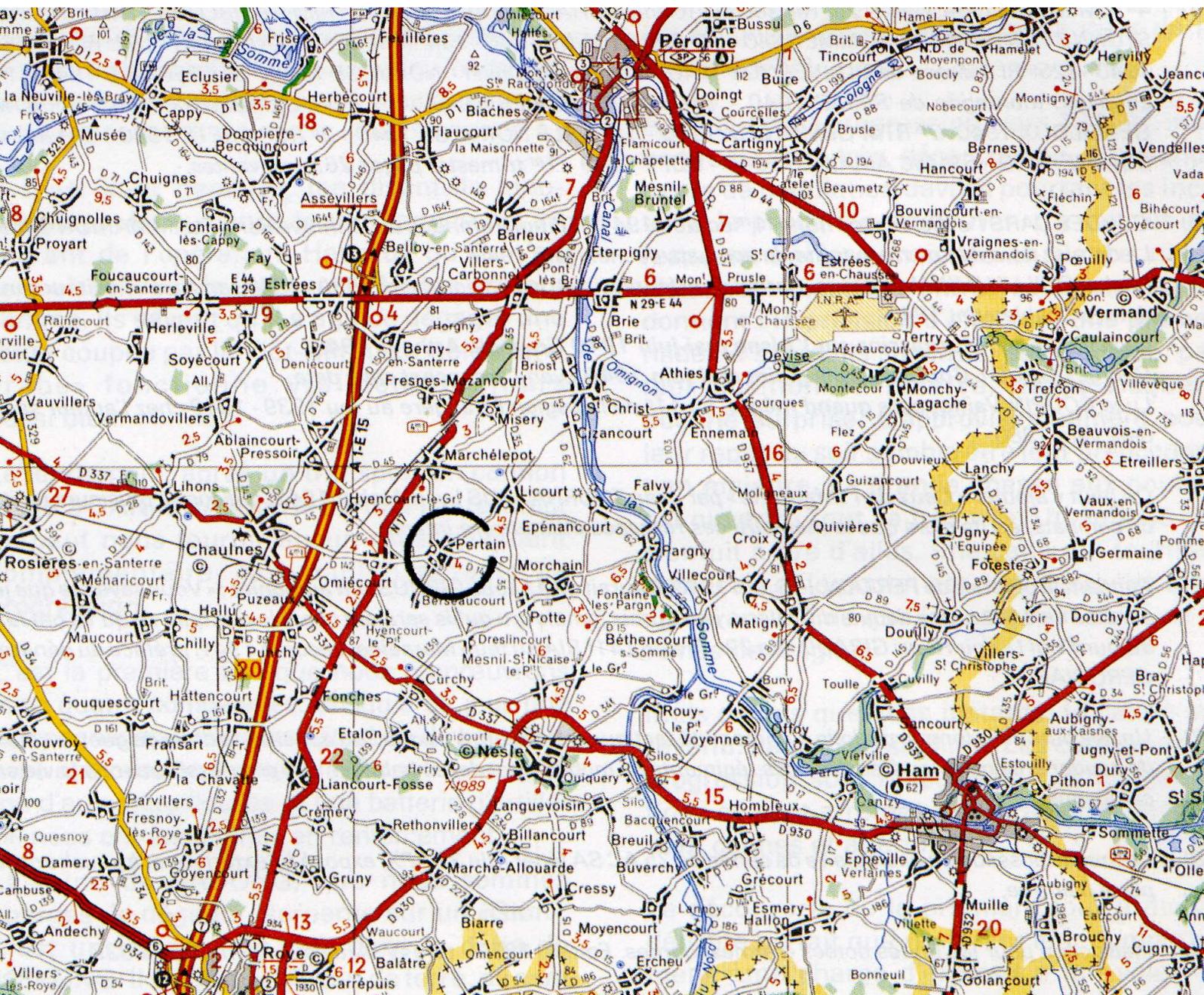
Après lecture des souvenirs de cet ex-gradé d'une formation antichars, nous avons eu la curiosité de parcourir l'instruction sur l'emploi des armes lourdes dans son titre IV qui traite des unités de canons de 25 et dont il est fort improbable que notre témoin ait possédé un exemplaire dans son sac. Or, les actes de l'ancien sont en conformité avec les prescriptions réglementaires. Il semble surpris d'avoir été laissé « en enfants perdus » avec une pièce loin de tout supérieur. Il a raison car la pièce peut combattre isolément, mais dans le cadre d'un groupement temporaire dont le chef fixe les missions de tir (article 2 paragraphe 332). Cependant « le chef de pièce isolé doit de sa propre initiative et si sa mission du moment ne s'y oppose pas, rechercher la destruction de tout engin blindé ennemi surgissant inopinément à bonne portée et dangereux pour les troupes amies ». (Paragraphe 354). Il ne met en batterie « que sur ordre ou en cas de menace par engins blindés » (paragraphe 367) et il aurait dû recevoir étant en situation défensive, des consignes de défense verbales, confirmées par écrit (article 368). « Même débordée et encerclée, la pièce qui n'a pas reçu l'ordre écrit de se replier continue à remplir sa mission jusqu'à épuisement de ses munitions... En cas de nécessité le chef de pièce fait mettre le matériel hors d'usage pour qu'il soit inutilisable par l'ennemi ». (Paragraphe 372).

Coïncidence, réminiscences subconscientes, application de notions brièvement acquises quelques mois auparavant ou simple bon sens, ce que fit l'ancien, il fallait avoir le courage de le faire.

---

● Colonel (ER) P. CARLES

---



## Notes

- (1) - N° 18 - 1<sup>er</sup> semestre 1990 - pages 13 - 18.
- (2) - A la fin de l'année 1940 était sorti le « **Mémorial de France** », recueil des récits sur la campagne de 1939 - 1940 par A.P. ANTOINE - PARIS SEQUANA. Cet ouvrage, qui relatait divers faits d'armes, parut alors comme un instrument de propagande pour la Révolution Nationale et semble avoir été accueilli avec septicisme. Le moment était prématuré pour une opinion publique de vaincus.

- (4) - 4<sup>e</sup> RIM GEMBLOUX 1940 - 23<sup>e</sup> RIF secteur fortifié de HAGUENAU 1940 - 27<sup>e</sup> RIM GEMBLOUX 1940 - 51<sup>e</sup> RIM STONNE 1940 56<sup>e</sup> RILA SOMME 1940 - 67<sup>e</sup> RIM STONNE 1940 - 134<sup>e</sup> RIM GEMBLOUX 1940 - 152<sup>e</sup> RI RETHEL 1940 - 225<sup>e</sup> RI défense de DUNKERQUE 1940 - Chasseurs à pied - NORVEGE 1940 - BLAREGNIES 1940 - 1<sup>er</sup> Zouaves - montagne de REIMS 1940 - 13<sup>e</sup> RTA FLANDRES 1940 - 1<sup>er</sup> RTM GEMBLOUX 1940 - 2<sup>e</sup> RTM GEMBLOUX 1940 - 7<sup>e</sup> RTM GEMBLOUX 1940 - 13<sup>e</sup> DBLE NORVEGE 1940 - 2<sup>e</sup> RCP CRETE 1940 - 23<sup>e</sup> RIC la SOMME 1940 - 53<sup>e</sup> RIC AIRAINES 1940 - BOPP 1949 - 1<sup>er</sup> trimestre pages 26 et suivantes.
- (5) - *Guy DES CARS l'officier sans nom* - 1<sup>re</sup> édition 1941 - Edition refondue et définitive Paris FLAMMARION 1955. Le dernier tiers de l'ouvrage traite de combats de mai - juin 1940.  
*Michel GUILLAUMIN Voltigeurs. Carnet d'un fantassin de la Division de fer 1939 - 1940 sans nom d'éditeur sans date (probablement 1942).*  
*Lucien CARRON Fantassins sur l'Aisne mai-juin 1940* Grenoble Arthaud 1943.  
*Georges GAUDY Combats sans gloire mai-juin 1940* Lyon Lardanchet sans date.  
*Luce COUPIN Vainqueurs quand même. La 11<sup>e</sup> de la Légion Etrangère au feu 1939 - 1940 chez l'auteur sans date vers 1980.*
- On peut y ajouter « *Ceux de l'Infanterie* » par Jean TOURNASSUS Lyon Archat 1943, qui donne plusieurs récits de combats, écrits alors que la mémoire des rescapés était encore intacte.
- (6) - Pendant la défense de PERTAIN, le 6 juin 1940, il aurait dit à l'abbé GIRNUS son aumônier : « Vous savez ce que je pensais du 112<sup>e</sup> ... nos débuts difficiles... je n'aurais jamais cru qu'ils seraient capables de faire ce qu'ils ont fait aujourd'hui ! » Voir Henri GIRAUD « La 29<sup>e</sup> DI et le 141<sup>e</sup> RIA au feu » Marseille. Leconte 1941, préface du général GERODIAS.
- (7) - Un des buts de la longue période d'immobilité tactique qui aboutit à ce que l'on appelle « la drôle de guerre » était de souder ensemble les éléments des régiments de mobilisés et de les habituer très progressivement à la vie en campagne.
- (8) - Le musée possède un exemplaire de canon de 25 AC SA léger Mle 37 APX, exposé à l'extérieur et à gauche de la porte d'entrée.
- (9) - *Instruction pour les unités dotées d'armes lourdes. Edition 1939 - titre IV. Article 2 - paragraphe 332.*
- 10) - C'est le sort des sections antichars quand il n'y a pas de chars à combattre que de faire nombre là où il en est besoin. Il n'en fut pas autrement en Italie, par exemple, en 1943 - 1944, tant que le combat se déroula en montagne.
- 11) - *Ministère de la Défense nationale. ordre n° 211C (extraits). Le général commandant en chef, ministre secrétaire d'Etat à la Défense nationale, cite à l'ordre de l'Armée... 112<sup>e</sup> régiment d'infanterie alpine - régiment d'élite qui, sous la conduite du lieutenant-colonel NAUCHE, a donné l'exemple des plus hautes vertus militaires de discipline, de courage et d'abnégation et qui s'est montré digne de la gloire qu'il s'était acquise pendant la guerre de 1914 - 1918. Les 5 et 6 juin 1940, chargé de défendre la Somme dans la région de Saint Christ attaqué par un ennemi très supérieur en forces et appuyé par de nombreux engins blindés et une puissante aviation a infligé à l'ennemi des pertes considérables et rempli sa mission jusqu'aux dernières limites du sacrifice... Le 2 septembre 1940. Signé : WEYGAND.*
- 12) - A la fin de la journée du 5 juin, si une compagnie du 112<sup>e</sup> tenait encore à EPENANCOURT, l'ennemi avait percé vers NESLE et ROYE, où le 3<sup>e</sup> RIA tentait d'endiguer l'avance vers le 24<sup>e</sup> BCA, le dernier sur le canal du Nord à BREUIL.

# INSTRUCTION

POUR

## LES UNITÉS

# DOTÉES D'ARMES LOURDES

*Approuvé: Paris, le 27 Octobre 1939.*  
Pour le Ministre de la Défense Nationale  
et de la Guerre, et par son ordre,  
*Le Général Directeur de l'Infanterie.*  
Signé: STEHLÉ.

Tit. IV. — Ch. I. — La pièce de canon de 25. 117

## TITRE IV.

### LES UNITÉS DE CANONS DE 25.

## ARTICLE 2.

### LA PIÈCE AU COMBAT.

#### I. — Généralités.

**332.** *Le canon de 25 est affecté exclusivement à la lutte contre les engins blindés (1).*

*La pièce est l'unité élémentaire de combat et de tir.*

*Elle combat, selon les circonstances :*

*— soit dans le cadre de l'unité anti-chars à laquelle elle*

## CHAPITRE I.

### LA PIÈCE.



SERVANT D'ARME LOURDE  
ARMÉ DU FUSIL MAS 36

☒ Sous-officier chef de pièce

⊕ Chargeur

⊙ Caporal tireur

⊞ 1<sup>er</sup> pourvoyeur

□ pourvoyeurs

2 pas

☐ Canon de 25 et son avant-train (1)

◇ (1) Ou la chenillette.

Fig. 19. — Formation en colonne par un.

appartient (groupe ou section) et aux ordres directs du chef de cette unité (pièce encadrée);

— soit indépendamment du reste de son unité, dans le



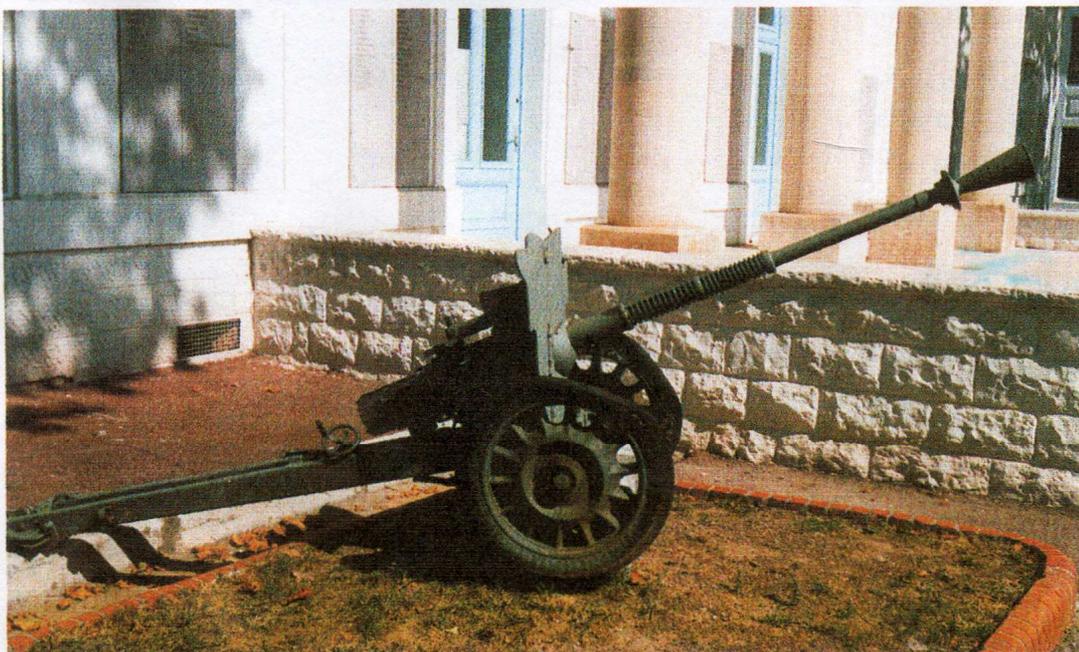
DRAGO PARIS

25 R. BERANGER

DEPOSE

Collection ADC DECHAPPE

Canon antichars de 25 mm modèle 1937



Collection Musée de l'Infanterie

**La route du Fer est coupée**

Collection de l'auteur

La FRANCE  
à ses fils  
et à leurs frères d'armes  
tombés glorieusement en Norvège  
**NARVIK 1940**

Le 28 mai 1940, le Corps expéditionnaire Français en Norvège libérait la ville dont les installations portuaires très importantes permettaient le transit du minerai de fer Suédois à destination de l'Allemagne.

## Le 14 mai 1940 :

La 27<sup>e</sup> demi-brigade de chasseurs alpins présente en Norvège depuis le 28 avril dans la région de Salagen (75 km nord de Narvik).

La 13<sup>e</sup> demi-brigade de la Légion étrangère arrivée en Norvège début mai dans la région de Ballagen et débarquée à BJERVICK le 13 mai.

Les éléments d'accompagnement et de soutien, amorçaient leur mouvement vers Narvik et s'emparaient de la ville et de ses défenses avancées après de durs combats, sérieusement aidés par les forces Norvégiennes présentes dans le secteur, la brigade Polonaise et l'appui de la ROYAL NAVY.

Le corps expéditionnaire Français qui venait de remporter une grande victoire devait embarquer le 3 juin 1940 à destination de la France.



Pour maintenir le souvenir des morts du corps expéditionnaire Français et de leurs alliés lors de la prise de Narvik, une stèle en granit a été érigée sur le bord de la route Européenne n° 6 dominant le fjord, à l'entrée Nord de Narvik.

A quelques pas, sur le versant Est, à l'entrée du cimetière de Narvik, se trouve le carré français avec les tombes des gradés et hommes morts au cours des combats pour la libération de la ville ainsi que deux plaques commémoratives réservées aux Marins et Aviateurs.

L'ensemble, parfaitement entretenu et particulièrement bien fleuri, montre que le souvenir est toujours présent.

Au musée de la Résistance Norvégienne à OSLO, une colonne commémorative rappelle l'aide apportée à la Norvège par les armées alliées.

Les visiteurs reçoivent un dépliant dont la partie imprimée en Français mentionne la participation au combat de Narvik de :

- La 13<sup>e</sup> Demi-brigade de la Légion Etrangère.
- La 27<sup>e</sup> Demi-brigade de Chasseurs alpins.
- Le 342<sup>e</sup> Escadron motorisé indépendant.
- Le 2<sup>e</sup> groupe indépendant de l'Artillerie Coloniale.
- La 14<sup>e</sup> batterie d'Artillerie antichars.
- Une compagnie divisionnaire antichars, capitaine BELLET qui n'était autre que celle de la 31<sup>e</sup> DI, comptant jusqu'alors au 81<sup>e</sup> RIA. Elle s'entraînait sur l'actuel terrain Montcalm. Pour aller en Norvège, elle fut habillée en chasseurs alpins.

Ce bref rappel serait incomplet si son auteur omettait de citer la présence à NAMSOS, dès le 20 avril de la 5<sup>e</sup> demi-brigade de chasseurs alpins, formation qui, durant 13 jours, a subi les assauts de l'aviation allemande et campé dans les bois enneigés, la ville étant entièrement détruite, sans avoir eu l'honneur de participer au combat, son rembarquement vers la Grande Bretagne étant intervenu le 2 mai et son retour en France le 26 mai.

# L'INSIGNE

## du 3<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie



L'actuel insigne du 3<sup>e</sup> R.I. date des années 56 - 57 alors qu'il était en Oranie 3<sup>e</sup> R.I.A. Le modèle a été homologué G. 1362. Fabriqué par Drago, il y eu plusieurs tirages, au moins trois : revers lisse doré inscriptions en creux et revers guilloché doré.

Rentré d'Algérie, le 3<sup>e</sup> R.I.A. change de dénomination et se retrouve 3<sup>e</sup> B.I. une nouvelle homologation est demandée pour l'insigne alors que le motif ne changent pas c'est le seul sigle qui est modifié. G 2006.

Depuis 1976 le 3<sup>e</sup> R.I., au camp des Garrigues a repris l'appellation et les traditions de son prédécesseur. L'insigne reste le même ainsi que l'homologation.

D'abord fabriqué par Drago en émail traditionnel puis en émail à froid, le modèle est ensuite fabriqué par Delsart et repris par Drago avec un dessin différent par de légers détails et toujours avec des émaux synthétiques sur du métal injecté. 4 ou 5 tirages Drago et au moins 2 Delsart marquent ce modèle porté actuellement au camp des Garrigues à Nîmes.

### G. 1362 3<sup>e</sup> R.I.A.

Pavois d'azur avec monts enneigés de candide, broché en flac senestre d'un aigle d'or empiétant un drapeau de sable à la croix de candide.

#### Inscription :

- en flanc dextre du chef : 3<sup>e</sup> R.I.A., en pal, en capitales d'azur,
- en pointe : PIEMONT en capitales d'or.

# PIEMONT



## Filiation

1494 : Création des bandes « delà les monts ».

## PIEMONT

1569 : Régiment de Brissac.  
1584 : Régiment de Piémont.  
1791 : 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie.  
1793 : 3<sup>e</sup> demi-brigade de bataille.  
1796 : 3<sup>e</sup> demi-brigade d'infanterie de ligne.  
1803 : 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne.  
1814 : Régiment du Dauphin.  
1815 : 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne.  
1815 : Légions de l'Allier et de la Nièvre.  
1820 : 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne.  
1871 : 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie.  
1920 - 1940 }  
1944 - 1945 } 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie alpine.  
1956 - 1962 }  
1964 : 3<sup>e</sup> bataillon d'infanterie.  
1965 - 1966 }  
1969 - 1977 } 3<sup>e</sup> régiment d'infanterie.  
1978...



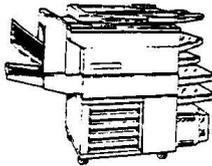
# 3<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie

*VOUS OFFRE*  
*DES SERVICES BANCAIRES TRADITIONNELS*

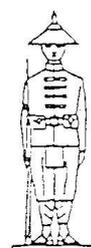
- Ouverture d'un compte chèque au Trésor.
- Carte bleue nationale ou visa.
- Codevi.
- Europ assistance.
- Comptes - Titres.
- Valeurs du Trésor (bons du trésor, Emprunts)
- SICAV et fonds communs de placement.
- Parts de société civile de placement immobilier.
- Compte et plan d'épargne logement du crédit foncier.
- Produits d'assurance de la caisse nationale de prévoyance.
- Bons de capitalisation.

**ADRESSEZ-VOUS**  
**A LA TRESORERIE GENERALE**  
**OU A VOTRE PERCEPTEUR**  
**LE SERIEUX et la COMPETENCE**  
**à votre service**

  
LA BUREAUTIQUE DU LANGUEDOC

 Distributeur  
COPIEURS  
**Nashua**  
TELECOPIEURS  
**ALCATEL**  
OPUS

437, rue des Apothicaires 34090 MONTPELLIER  
**67 61 11 40**  
Télécopie : 67 61 10 47



*Création artisanale  
de Soldats de Plomb*

*Peints ou à peindre*

*Documentation  
illustrée  
contre 25 f en timbres*

*Figurines historiques  
J.P.F.*

*B.P. 66 - 93162 Noisy-le-Grand Cedex*



Je désire recevoir votre catalogue illustré contre 25 F  
en timbres à : NOM : \_\_\_\_\_  
Adresse : \_\_\_\_\_  
Ville : Code postal : \_\_\_\_\_

# AIDEZ-NOUS A TENIR A JOUR NOTRE FICHER

Dès que vous avez un changement dans votre situation (grade, départ de l'armée active, changement d'adresse principale ou secondaire, etc.) faites-en part immédiatement au :

**Secrétariat de l'Association des Amis du Musée de l'Infanterie**  
**E.A.I. - 14<sup>e</sup> D.L.B.**  
**34057 Montpellier cedex 01**

## L'AFFAIRE DE GAN GNAN

4 octobre 1950

*Cinquante quatre bataillons de tirailleurs algériens ou tunisiens sont passés en Indochine entre 1947 et 1955. Celui qui a participé à l'épisode qui suit a débarqué à Saïgon le 20 février 1949. Lors de l'affaire de Gan-Gnan, il a donc dix-neuf mois de séjour, c'est dire qu'il est habitué au pays. Le pays c'est la Cochinchine, 150 kilomètres au sud-ouest de Saïgon, dans le Transbassac et le delta du Mékong. Après l'échec d'une première offensive sur cette région en avril 1949, le Viêt-minh vient d'en prononcer une autre en septembre 1950, pour accompagner la grande offensive du Tonkin qui verra les désastreuses affaires de la RC4 et de Langson.*

Les commandants d'unité sont convoqués au P.C. du bataillon avec un jeu de cartes. Une nouvelle opération est donc en vue. Nous étions rentrés au bercail seulement depuis quatre jours, mais ce temps de repos devait déjà paraître bien excessif aux état-majors de tous poils qui nous emploient.

Pour une fois il ne s'agira pas d'une tournée de présence. Ce ne sera pas non plus une exploitation de renseignements, hélas trop souvent sans fondement, mais une opération de dégagement. Le Viêt-Minh a, en effet, pris l'initiative, en faisant sauter quelques unes des nombreuses tours qui assurent la protection de la route TRAVINH, BADONG.

Ces tours de briques, hautes de quelques mètres, sont des ouvrages rudimentaires construits très rapidement. Elles n'ont qu'une garnison de quatre à cinq hommes, dotés de vieux fusils et de quelques cartouches. Elles ne représentent donc rien de très important.

Mais le commandement est tout de même préoccupé. Cette action ennemie pourrait être le prélude à une offensive d'envergure. Sa décision d'intervenir rapidement est, peut-être aussi, motivée par la qualité de la garnison de ces tours. Ce ne sont pas de quelconques supplétifs, qui sont en cause, mais des G.V.N.S., des gardes du Viêt-Nam Sud.

Cette formation attire la sympathie. Elle est composée de supplétifs cambodgiens encadrés par des gendarmes métropolitains. Ces

jeunes sous-officiers, qui ont chacun en charge une quarantaine d'hommes, effectuent un travail remarquable dans des conditions très difficiles, car ils vivent complètement isolés dans cette population cambodgienne. Leur responsabilité est considérable eu égard à leur grade et leur âge.

Fort heureusement ces cambodgiens sont faciles à commander. Rieurs et enjoués, tout en restant très disciplinés, ils sont de bons soldats, extrêmement solides et résistants. Ils n'ont rien d'enfants de cœur. La renommée qu'on leur fait, selon laquelle ils seraient enclins à manger le foie de leurs ennemis, étonne eu égard à leur comportement de grands enfants joyeux et insoucians.

Vis-à-vis de nous, ils sont totalement loyaux. Les désertions sont très rares dans les unités cambodgiennes, les trahisons encore plus, car le Viêt, en tant que viêt-namien, reste l'ennemi héréditaire avec lequel on ne saurait composer.

Les français qui les encadrent jouissent donc de ce côté d'une réelle tranquillité d'esprit, encore que les cambodgiens se laissent parfois tenter par l'argent. Joueurs acharnés, qui parient sur n'importe qui tout au long de la journée, ils perdent en général leur solde dans la minute même où ils l'ont touchée. Et si, d'aventure la chance leur a souri, ils dépensent tout aussi rapidement leurs gains en achats inconsidérés.

Rentrant de la réunion, je croise des tirailleurs de ma compagnie. Ils rapportent du bazar chinois du sucre et du café qu'ils ont l'habitude de prendre en opération, en supplément de leurs rations.

«- C'est pour demain», me disent-ils innocemment. A l'évidence tout le monde est au courant de l'opération. Heureux qu'ils n'en connaissent pas le lieu exact ! Mais c'est tout comme. Ils savent qu'il s'agit de dégager une route coupée par le Viêt-Minh. Le «téléphone arabe» fonctionne vraiment toujours aussi bien.

Le lendemain, après un transport en camion jusqu'à GAN-GNAN, où le dernier poste intact ne peut nous fournir aucun renseignement complémentaire, le bataillon entame sa progression.

C'est la première fois que nous manœuvrons avec quatre compagnies. Jusqu'à ce jour une compagnie était toujours détachée du bataillon, avec une mission territoriale. En outre, un peloton d'automitrailleuses et une batterie d'artillerie nous ont été donnés en renforcement.

La route de BADONG, que nous sommes chargés de dégager, serpente sur un «Gion». C'est un terrain très rare dans le delta du MEKONG. Il s'agit d'un ruban de terre, de cent à trois cents mètres de large, qui se déroule dans la rizière inondée. Tous les trois à quatre kilomètres, un gion latéral se raccorde au gion principal, un peu comme un affluent se jette dans une rivière.

Le sol y est sablonneux. Un habitat dense de paillotes entourées de haies et une végétation abondante gênent l'observation.

La 1<sup>re</sup> compagnie à gauche de la route, la 2<sup>e</sup> compagnie à droite ont été chargées de la fouille du Gion. Elles se sont largement déployées. Elles sont appuyées par les automitrailleuses qui roulent, à même la route. La 3<sup>e</sup> compagnie progresse, en file indienne à une centaine de mètres de la 2<sup>e</sup>. Elle est prête à faire face à toute menace pouvant surgir des deux gions latéraux que le bataillon rencontrera, sur sa droite, pendant la traversée de la zone supposée dangereuse. Quant à ma

compagnie, la 4<sup>e</sup>, elle chemine, en réserve, sur la route, à peu près à la hauteur de la 3<sup>e</sup> compagnie.

Au début de la progression, vers 13 h 30, mes hommes sont très décontractés. L'absence totale de population devrait pourtant les inciter à la prudence. Mais rien n'y fait. Ils ne respectent ni les consignes de silence, ni les distances imposées entre les hommes. Ils donnent l'impression d'effectuer une promenade de santé. Ils savent, il est vrai, que, par leur position en réserve, ils ne risquent aucune surprise. L'approvisionnement pour leur repas du soir semble être leur préoccupation majeure. La grande chasse aux poulets est ouverte. Tout va très vite. Un volatile qui s'enfuit à tire d'ailes, une cane qui tournoie dans l'air et le poulet est déjà accroché à un sac avant même que les cadres n'aient eu le temps de réagir.

Mais depuis quelques instants, le calme est revenu. La chasse est finie. Les consignes de progression sont respectées. Les conversations se sont arrêtées. Les tirailleurs deviennent calmes et attentifs.

La découverte de la première tour à moitié détruite ne fait que renforcer leur comportement. Une charge d'explosif a fait voler en éclats la mince paroi de brique du rez-de-chaussée. Un long bambou garni d'étoupe a servi à mettre le feu au plancher du premier étage. Les défenses extérieures, un maigre réseau de barbelé et quelques haies de bambous taillés et durcis au feu, n'ont pas dû être très efficaces.

«- Vous avez vu, mon lieutenant», me dit un de mes chefs de section «il n'y a pas de cadavres».

Effectivement les corps ont dû être enterrés par la population, avant qu'elle ne disparaisse, car il est peu probable que la garnison se soit rendue, et tout aussi impensable qu'elle ait été épargnée après le combat.

Au fil des minutes, mes hommes deviennent de plus en plus tendus. Ce n'est pas le spectacle d'une deuxième tour, détruite comme la

première qui en est la cause, mais leur instinct. Ils ne savent pas analyser une situation, mais, en revanche, ils la sentent d'instinct et leur instinct, dont je tiens toujours le plus grand compte, les prévient d'un danger imminent.

Les unités de tête sont vraisemblablement dans le même état d'esprit, car le rythme de la progression s'est nettement ralenti. Tout est calme dans la chaude moiteur de ce gion écrasé de soleil. Même les moteurs des auto-mitrailleuses ronronnent doucement, au ralenti, évitant, eux aussi, de rompre cette tranquillité.

Mais brusquement quelques coups de feu déchirent le silence. D'instinct je pressens que ce n'est pas le fait d'un éclaireur de pointe cherchant à se redonner confiance en arrosant une haie suspecte. J'avais raison. La fusillade est maintenant générale devant les deux unités de tête. C'est un roulement continu, haché de temps à autre par le claquement déchirant des canons de petit calibre des auto-mitrailleuses.

J'ai mis ma compagnie en garde et j'attends. Ces minutes sont déprimantes. La position en réserve est agréable mais quand le contact est pris c'est tout l'inverse. Il faudra bientôt s'engager très vite, sans avoir le temps de bien penser à sa manœuvre et dans des conditions difficiles, notamment à travers un dispositif ami mal connu.

A l'écoute du réseau-radio, je tente de me faire une opinion sur la situation. Mais on y parle très peu. J'apprends, toutefois, que les deux compagnies de premier échelon ont perdu, chacune, leur section de tête. Celles-ci ont été englouties, en quelques secondes, dans une véritable marée humaine.

«- le commandant vous demande en personne» me dit mon radio, en me tendant le combiné.

«- A gauche, la 1<sup>re</sup> a l'air de tenir, mais à droite la 2<sup>e</sup> est bousculée. Depuis quelques instants elle ne donne plus signe de vie. Je vous demande de vous engager immédiatement pour la soutenir».

Alors que je m'apprête à lui répondre que j'ai bien compris sa communication, le chef de ma section de commandement m'interpelle.

«- mon lieutenant, mon lieutenant, là, là» et le bras tendu, il me désigne une multitude de silhouettes noires qui débouchent d'un gion latéral et attaquent de flanc la 3<sup>e</sup> compagnie.

Celle-ci n'a pas dû fouiller ce gion assez profondément. Toujours est-il que maintenant elle encaisse sur son flanc un choc terrible, alors qu'elle progressait pratiquement en file indienne.

Il est inutile d'être un grand stratège pour comprendre que nous sommes tombés comme des «bleus» dans une énorme embuscade. L'ennemi nous a bloqués de front et maintenant il nous attaque sur notre flanc droit avec des forces considérables. Si nous ne tenons pas de ce côté, ce sera la rupture, puis l'encerclement et, en conclusion, l'anéantissement du bataillon. Un véritable carnage.

J'essaie d'expliquer à mon commandant cette nouvelle situation, qu'il n'a pas pu encore appréhender. «- L'affaire ne se joue pas devant, mais sur la 3<sup>e</sup> compagnie qui est en difficulté. Il ne saurait être question que je quitte ma position, car, je le sens, la 3<sup>e</sup> va craquer et je serai bientôt le seul à pouvoir stopper cette marée humaine».

La liaison est mauvaise et l'on ne s'entend plus. De guerre lasse, j'abandonne, en demandant à mon radio d'expliquer tout cela au bataillon dès que le contact sera rétabli. Mais il n'aura pas l'occasion de le faire, car, à partir de cet instant, plus aucune liaison radio n'existera entre le bataillon et ses compagnies.

Un ordre, et ma compagnie saute dans le fossé de la route et y prend position, en ligne face à la 3<sup>e</sup> compagnie, qui est soumise à un feu meurtrier. Nous mêmes ne sommes pas épargnés.

«- Vous entendez», me dit un chef de section, «c'est pas vrai. Ils attaquent au clairon et drapeaux en tête».

C'est un spectacle anachronique mais bien réel. Des hommes en noir surgissent de partout. Ils se ruent à l'attaque, au pas de charge, derrière des drapeaux et au son de clairons qui s'entendent très distinctement malgré l'intense fusillade.

J'aperçois nettement un grand gaillard barbu, qui semble diriger les opérations du côté Viêt. Ce doit être le légionnaire déserteur dont on a signalé la présence dans le secteur. Instinctivement beaucoup l'ont pris pour cible. Adossé à l'un des nombreux tombeaux qui décorent le paysage, impassible, il continue à commander ses troupes, apparemment sans dommage.

Dans ce vacarme infernal causé par des centaines d'armes, personne n'est plus capable d'entendre une balle siffler. Les gens en sont d'autant plus courageux. Moi-même arpente la route, me déplaçant d'une section à l'autre, sans prendre aucune précaution. Il faut que je voie des tirailleurs s'affaisser brusquement pour réaliser que ma compagnie est, elle aussi, soumise à un feu nourri.

Tout va mal pour la 3<sup>e</sup> compagnie du lieutenant L... Il n'y a pas cinq minutes que les viêts ont déclenché leur attaque et déjà elle se replie. Elle a été prise à partie, de flanc, alors qu'elle progressait en file indienne. Ses hommes n'ont pas pu tomber en garde et s'accrocher au terrain. Ce n'est pas la déroute, mais ça pourrait le devenir. Et rapidement.

Les viêts l'ont bien senti. Ils surgissent de partout et attaquent en courant, sans se soucier des pertes. Leurs clairons sonnent toujours la charge, sans relâche.

Quelques dizaines de mètres encore et ils pourront cueillir cette compagnie pataugeant dans la rizière. Ils en sont sûrement persuadés, d'autant plus que nos tirailleurs qui, jusqu'ici, reculaient pas à pas, en faisant le coup de feu, se replient, depuis quelques instants, au pas de course, en désordre.

Bientôt ils nous passeront sur le ventre et je n'aurai plus que quelques secondes pour stopper la horde de viêts qui les poursuit. Ce serait bien le diable si je n'y parvenais pas

avec neuf fusils-mitrailleurs et deux mitrailleuses... à moins que, par contagion, mes hommes, pris aussi de panique au moment du passage des tirailleurs de la 3<sup>e</sup>, ne se débandent avec eux !

Pourvu, encore que sur le front du bataillon ça tienne ! Je jette, de temps à autre, un coup d'œil vers l'avant m'attendant, à chaque instant, à voir refluer des unités. Si c'était le cas, ne serais-je pas, alors, directement responsable du désastre, moi qui, en quelque sorte, ai refusé d'exécuter un ordre et de m'engager en soutien de la 2<sup>e</sup> ?.

Je serais beaucoup moins inquiet si le don d'ubiquité me permettait de suivre les prouesses que réalise, en ce moment même, le lieutenant D... de la 2<sup>e</sup> compagnie. Après l'anéantissement de la section de tête de son unité, c'est la sienne qui subit le choc. Il est obligé de se replier sur de meilleures positions, mais il le fait en ordre et par échelon.

Adossé à une auto-mitrailleuse en plein milieu de la route, avec comme seul partenaire un servent de fusil-mitrailleur, à ses pieds, il couvre sa section qui s'installe plus en arrière.

Un coup de carabine et une forme noire s'écroule ; une autre qui avait pris sa place subit le même sort. C'est que le lieutenant D... est un redoutable tireur, qui fait mouche à chaque coup. Or, il n'arrête pas d'épauler sa carabine. Entre deux coups de feu, un mot au pilote de l'auto-mitrailleuse qui amorçait sans ordre un mouvement de repli.

«- un pas de plus et je te mets une balle dans la tête». Un petit groupe de viêts qui s'élance d'une haie est cueilli net par le fusil-mitrailleur. C'est que son servent est aussi un tireur d'exception, que je connais bien. Et pour cause. C'est un ancien de ma compagnie, en instance de traduction devant un tribunal militaire, pour violences dans son unité, alors qu'il était complètement ivre.

La position de l'équipe devient maintenant moins inconfortable. Elle commence à être soutenue par le reste de la section qui s'est solidement installée plus en arrière. C'est le moment de décrocher.

«- Vas-y, salah, vas-y» ordonne le lieutenant, entre deux coups de carabine.

«- Non, toi d'abord, mon lieutenant».

Celui-ci n'insiste pas. Il a compris que le tirailleur mettra un point d'honneur à défendre son officier jusqu'au bout, ce même officier qui, quelques jours auparavant, au cantonnement, l'avait étendu pour le compte, d'un magistral direct, alors que, une fois encore, pris de boisson et rendu fou par le «choum», il menaçait de tuer toute une chambrée avec son fusil mitrailleur.

Il décroche donc le premier et tous deux se retrouveront, quelques secondes plus tard, à l'abri de leur section, étonnamment protégés par une baraka insolente, après avoir signé, ensemble, un haut fait d'armes qui aura vraisemblablement sauvé la compagnie d'une destruction certaine.

Mais de tout cela je ne sais rien. Je vois seulement les hommes de la 3<sup>e</sup> compagnie franchir le fossé de la route où ma compagnie a pris position. Et ils galopent les bougres ! Heureusement mes craintes ne se réalisent pas. Aucun de mes hommes ne leur emboîte le pas.

Les viêts sont là, à quelques dizaines de mètres. C'est un spectacle effrayant que ces petits hommes, tout de noir vêtus, hurlant et tirillant. Je n'ai plus que quelques secondes pour stopper cette horde. Mais, maintenant, au moins plus personne ne gêne notre tir.

Une centaine d'armes crachent brusquement. Ce coup de massue est impressionnant, encore que mes hommes, angoissés ou trop pressés, ajustent mal leur tir.

Stupéfaits, les viêts, qui croyaient se saisir d'une compagnie en déroute, ne comprennent plus d'où leur arrive ce feu d'enfer qui les assomme.

Derrière moi, les hommes de la 3<sup>e</sup> compagnie ont cessé leur course éperdue. Peut-être parce qu'ils sont à l'abri, peut-être aussi parce qu'ils sont hors d'haleine, ou que, face à la rizière, ils ne peuvent pas décidément aller plus loin.

Le lieutenant P..., fou furieux de l'affront que ses tirailleurs viennent de lui faire subir, en profite pour les rassembler puis, de son propre chef, les entraîne à la contre attaque.

Et c'est un exploit extraordinaire que de transformer en quelques minutes des soldats en déroute en des soldats au moral de vainqueurs. Ça va si vite que toute la compagnie n'est peut-être pas derrière lui, mais c'est bien une soixantaine d'hommes qui repartent dans l'autre sens, galopant tout aussi vite que précédemment.

Et voilà que la 3<sup>e</sup> passe à nouveau sur le ventre de ma compagnie ! Aussi n'ai-je pas de grands efforts à déployer pour que deux de mes sections participent à la fête.

Braves tirailleurs, qui ont su maîtriser leur peur tout à l'heure et qui n'ont pas bougé d'un pouce et qui, d'instinct, maintenant, sentent que le moment est venu de donner un dernier coup de collier. Et puis ils n'entendent pas laisser toute la gloire à la 3<sup>e</sup>.

C'est une contre-attaque complètement folle, qui se déroule dans une grande pagaille. Personne n'a songé à mettre la baïonnette au bout du fusil. Et pour cause, les tirailleurs n'aiment pas beaucoup cette forme de combat. Qu'importe ! La plupart ont empoigné leur arme par le canon et ils s'en servent comme d'une matraque. Les résultats sont impressionnants ! Des viêts tombent assommés, aussitôt piétinés par nos tirailleurs. D'autres refluent en désordre.

C'est une mêlée indescriptible, un corps à corps sauvage, mais rapide, d'où les tirs sont presque absents. Un de mes chefs de section, le sous-lieutenant A..., un kabyle de grande famille s'affaisse brusquement. Touché au ventre, il prend aussitôt le teint cireux de ceux qui vont mourir.

Les tirailleurs qui l'ont transporté vers l'arrière repartent en courant pour venger sa mort. Mais il n'auront plus à intervenir, car les viêts se sont évanouis, tout aussi rapidement qu'ils étaient apparus.

L'affaire est terminée dans le secteur. Elle l'est aussi sur le front du bataillon où, sans qu'elles en aient reçu l'ordre ou aient été au courant de notre action, les 1<sup>re</sup> et 2<sup>e</sup> compagnies ont lancé, elles aussi, à peu près au même moment, par pure coïncidence, des contre-attaques locales, qui se sont toutes soldées par des succès.

Le vacarme s'est tû. Un silence étouffant recouvre maintenant le champ de bataille. Chacun parle à voix basse comme s'il craignait de réveiller les combats. Une rafale de pistolet-mitrailleur tirée par un de mes hommes, je ne sais trop sur quoi, me fait sur-sauter, alors que quelques minutes auparavant je supportais calmement le bruit infernal de la fusillade.

Le bataillon fait savoir que l'opération ne sera pas poursuivie ce soir. Les hommes sont éreintés ; les munitions manquent.

Le bataillon bivouaquera au poste d'où nous sommes partis ce matin. Mais, auparavant, il faudra assurer l'évacuation des blessés et procéder à la fouille du terrain. Celle-ci sera sommaire, car le soir tombe et personne n'a l'intention de se laisser surprendre, ici, par la nuit.

Quatre-vingts cadavres viêts seront tout de même dénombrés et une cinquantaine d'armes récupérées. Mais nos pertes sont très lourdes. Le bataillon compte près de cent hommes hors de combat.

Le nombre de nos tués et de nos blessés est élevé, mais chacun a, tout de même, le sentiment d'avoir remporté une grande victoire. Nos tirailleurs rentrent au poste, d'ailleurs, en vainqueurs. Beaucoup chantent. Ils se sont remarquablement battus contre un ennemi supérieur en nombre, coriace, courageux et fort bien armé, auquel ils ont causé des pertes considérables.

En passant devant les artilleurs installés près du poste, je leur demande pourquoi ils ne se sont pas manifestés. Le commandant de la batterie reste interloqué. Ils ont vidé leurs caissons jusqu'au dernier obus, m'explique-t-il.

Ils n'avaient pas appuyé, il est vrai, les unités au contact par défaut de liaison avec le bataillon. On apprendra, plus tard, que le D.L.O. avait perdu la génératrice de son poste radio, au début de l'engagement !.

Mais ils étaient intervenus sur les arrières ennemis grâce à un «Spitfire», dépêché sur les lieux, pour pallier le manque de liaison.

Celui-ci, dans l'incapacité de mettre en place des tirs devant les unités, tant la mêlée était confuse, s'était en effet rabattu sur les arrières. Il avait réussi à repérer deux importantes colonnes ennemies se dirigeant vers la zone des combats - on saura plus tard qu'il s'agissait de deux bataillons d'armes lourdes - sur lesquelles il avait appliqué tous les feux disponibles, les neutralisant, ou à tout le moins les retardant et les empêchant d'agir efficacement.

Que serait devenu le bataillon, si ces deux colonnes étaient effectivement intervenues ?

La chance nous avait souri une première fois quand le commandement avait autorisé le bataillon à utiliser, pour cette opération, quatre compagnies au lieu de trois ; elle l'avait fait encore une fois, quand le D.L.O. avait eu la bonne idée de perdre la génératrice de son poste radio !

Le lendemain matin, le bataillon a pansé ses plaies et reconstitué ses munitions. Il est prêt à poursuivre l'opération. Mais le commandement à Saïgon envisage de monter une action de plus grande envergure mettant en jeu deux bataillons de parachutistes avec lesquels nous formerons groupement.

La matinée s'écoule sans qu'une décision n'ait été prise. Saïgon pent-t-il que l'importance donnée à cette affaire est exagérée ? où ne veut-il pas engager toutes ses formations parachutistes de réserve dans un secteur éloigné, d'où elles seraient difficilement récupérables ?

Quel magnifique objectif constituaient pourtant ces quatre bataillons viêts, ralentis dans leur retraite par de très nombreux blessés, car

il s'agit bien d'un nombre extrêmement important de blessés dont feront état les renseignements qui nous parviendront dès le lendemain matin.

Le plus sûr, et le plus rapide, est fourni par l'ordonnance du lieutenant P..., l'officier de la 3<sup>e</sup> compagnie qui avait lancé la contre-attaque victorieuse.

Capturé par les viêts, dépouillé de son arme - ainsi que de la carabine de son lieutenant - puis roué de coups mais indemne, il avait été dirigé, sans escorte, vers l'arrière, par les viêts. Il était arrivé dans un village, transformé en véritable hôpital, où régnait une confusion extrême, en raison de l'arrivée incessante de blessés. Comme personne ne s'occupait de lui, il avait continué son chemin et traversé d'autres villages tout aussi encombrés de blessés que le premier.

Finalement, il était sorti de la zone occupée par le Viêt-Minh puis, marchant toute la nuit, il avait réussi à retrouver le bataillon, au lever du jour.

Selon les renseignements qu'il avait fournis, c'est par centaines qu'il fallait dénombrer les blessés soignés dans les villages traversés.

L'opération aura bien lieu, mais avec, en renforcement, un bataillon de tirailleurs, dont les délais d'acheminement par la route seront tels qu'elle ne pourra débuter que le surlendemain.

Le groupement comblera rapidement son handicap sur les bataillons viêts suivis à la trace - à un moment donné il n'aura plus qu'un retard de quelques heures - mais il ne parviendra pas à les rattraper.

Cette poursuite aura eu, au moins, le mérite de confirmer les pertes énormes subies par l'ennemi. Nos unités découvriront de nombreuses tombes individuelles et collectives, fraîchement creusées, jalonnant l'itinéraire de repli des bataillons viêts. Des bonzes confirmeront le passage de cinq à six cents blessés entassés dans des chariots de fortune.

Cette affaire aura pu être baptisé «le combat des occasions manquées», tant pour le Viêt-Minh que pour nous. Pour le viêt, dont l'em-buscade remarquablement organisée aurait dû aboutir logiquement à l'anéantissement du bataillon, si la chance ne nous avait pas souri à plusieurs reprises. Pour nous, où notre poursuite, si elle avait été engagée le jour suivant, aurait dû avoir pour couronnement au moins la récupération de plusieurs centaines de blessés, si ce n'est la destruction plus ou moins complète des quatre bataillons viets.

Elle aura eu au moins le mérite de bloquer dans l'œuf une vaste offensive ennemie qui, comme on le saura plus tard, aurait dû agiter le secteur pendant plusieurs semaines. Elle fera entrer le bataillon dans le gotha des formations d'intervention et lui donnera un moral de vainqueur. Elle laissera à tous le regret d'être passé tout près d'un très grand exploit, peut-être, pourquoi pas, du plus grand exploit jamais réalisé en Cochinchine.

Et comme l'humour ne doit jamais être absent, quelle que soit l'opération, cette affaire sera à l'origine de deux anecdotes qui firent longtemps sourire les officiers du bataillon.

Dès le retour à Travinh, mon commandant de bataillon me charge de la rédaction du rapport d'opération habituel, le choix de ma personne s'expliquant, peut-être, par ma position en réserve où j'avais pu avoir une vue globale de l'action.

M'appuyant sur le témoignage des commandants d'unité, je n'ai aucune difficulté à relater les faits avec une grande objectivité.

Mais il m'apparaît tout de même opportun de lier entre elles ces actions désordonnées, qui, à la vérité, ont été déclenchées à l'initiative des commandants d'unité, et de les transformer en phases logiques d'une véritable manœuvre.

Et c'est par là que je commence à prendre quelques libertés avec la vérité. Puis, pris dans l'engrenage de la logique, je continue dans cette voie. Il m'apparaît, en effet, tout

aussi indispensable de justifier le passage d'une phase à la suivante par des décisions du bataillon découlant d'analyses de situation rigoureuses.

Finalement, à la lecture de ce document on voit se dessiner la manœuvre machiavélique d'un bataillon bloquant l'ennemi de front puis se laissant volontairement pénétrer de flanc, ou mieux incitant même l'ennemi à s'engager dans cette souricière, pour lui asséner un coup d'arrêt terrible, suivi dans la foulée d'une contre-attaque dévastatrice.

A ma grande surprise, mon projet est adressé sans retouche importante au commandement. L'anecdote n'aurait rien de très amusant si, quelques semaines plus tard, le bataillon n'avait été destinataire, au même titre que toutes les formations du Viêt-Nam Sud, d'une circulaire largement diffusée, relatant par le détail notre opération et invitant chacun à réfléchir sur la manœuvre exemplaire d'un bataillon qui avait réussi à infliger des pertes énormes à l'ennemi grâce à une manœuvre hardie véritable contre-embuscade remarquablement exécutée ! Et le document tirait encore des enseignements que chacun était invité à méditer.

Mais le sourire que j'eus à la lecture de ce document se transformera plus tard en réelle jubilation, quand, au fil des semaines, notre chef de bataillon - et beaucoup d'autres aussi et peut-être moi-même, avec le temps - commencèrent à être persuadés que les choses s'étaient réellement déroulées comme l'indiquait le document.

Quelques jours après cette opération, le lieutenant P..., celui-là même qui avait lancé la contre-attaque victorieuse, et dont l'ordonnance, un moment prisonnier, avait perdu sa carabine, recevait un papier peu amène lui réclamant le prix de l'arme égarée.

Le lieutenant P... répondit aussitôt que ce prix lui paraissait très abordable et qu'il s'exécuterait, à condition, toutefois, qu'en contre-partie lui soit versé par l'Intendance le montant des trente armes récupérées ce même jour par ses soins. Et cette somme était rondelette.

Nous n'eûmes pas le plaisir de voir la polémique se poursuivre. La lettre du lieutenant P... resta sans réponse !

---

● Général de division (CR) J. MURAT

---



Progression le long de la route (4 octobre 1950) quelques minutes avant le début de l'affaire



1 - Une tour près de Tra-Vinh

2 - Poste radio en action (4 octobre 1950)

3 - Un Giong et sa végétation  
(octobre 1950)



# CREATION DES DOUAIRES

## (Goumiers Marocains et Algériens)

---

L'armée d'Afrique du Nord en 1941 était limitée selon l'armistice par les Allemands à 130000 hommes, bien que les Italiens n'en voulussent que 30000.

Le général WEYGAND, «Délégué Général en Afrique Française» et commandant en chef des forces terrestres et aériennes stationnées en Afrique, estimait que ses fonctions comportaient la tâche militaire essentielle de mettre l'armée d'Afrique en état de reprendre, le jour venu, les hostilités contre l'ennemi, les forces autorisées n'y pouvaient suffire. Il lui fallait un effectif plus important, une mobilisation préparée, une impulsion guerrière entretenue.

Des effectifs de surnombre furent secrètement entretenus : police auxiliaire avec un effectif renforcé des goums (Douairs), de fonctionnaires détachés et de divers services chargés de lui fournir les moyens de vivre en campagne et de se battre. Elle devait aussi prendre des dispositions pour une préparation clandestine de la mobilisation.

Déchargé d'obligations militaires, je me suis engagé le 6 février 1941 à Constantine au Corps des Douairs pour servir à Bône.

Selon les directives du général WEYGAND : «préparez-vous à reprendre le combat», il s'agissait d'entreprendre des actions clandestines contre les commissions d'armistice et des agents ennemis infiltrés en A.F.N. notamment des Algériens libérés des camps de prisonniers en Allemagne avec des promesses de libération de l'Algérie et de procéder au camouflage d'armes et de munitions, ce que j'ai effectué à Bône avec le lieutenant LANDOWSKI (fils du célèbre sculpteur) et deux sous-officiers, tous trois décédés. Ce corps a été militarisé le 15/11/1942 et affecté au 3<sup>e</sup> R.T.A. à compter du 7-7-1943.

L'effectif de l'armée d'armistice en Afrique du Nord était composé de 111555 hommes + 16000 goumiers (Marocains et Douairs) pour l'Algérie ; il devait augmenter de 50000 par an (cette clause n'a jamais été appliquée).

En avril 1941, le total de cette armée en Afrique du Nord était de 127555 hommes, dont 55500 du corps des Douairs, ce pour les 3 départements d'Algérie.

La section de BONE était commandée par le lieutenant de réserve DIMEGLIO (instituteur) décédé en Indochine en tant que commandant.

Le camouflage des armes à BONE comprenait près de 2000 armes individuelles, une centaine de mitrailleuses Hotchkiss (F.M.), fusils mitrailleurs de 7,5 mm, de 4 canons de 37 mm, d'un canon antichar de 25 millimètres Overbek, une trentaine de mortiers avec les munitions correspondantes, de quelques véhicules, de caisses de grenades offensives et défensives.

Pendant les bombardements de BONE (de février au 15 décembre 1941) par l'aviation allemande et italienne stationnée à Pantelleria, île italienne située entre la Sicile et la Tunisie, ma section de Douairs, commandée par le lieutenant R. CORRAZE, chef de la milice côtière de la marine nationale du corps des Douairs, avait pour mission la surveillance côtière du cap de Garde jusqu'au Fort Gênois.

Elle était armée d'une mitrailleuse Hotchkiss (jumelée et superposée) et d'un fusil mitrailleur pour assurer la D.C.A. sur les avions de passage au-dessus de nos positions ; ces armes démodées n'avaient aucune efficacité sur ces bombardiers, étant donné leur altitude.

Dès l'arrivée à Bône des commissions d'armistice italienne, nous avons immédiatement camouflé les armes à répétition, mais avons conservé seulement les armes individuelles, fusils et revolvers prévus par l'armistice.

J'ai ensuite rejoint Bône sur les ordres du lieutenant commandant la compagnie des Douairs et je me suis trouvé placé sous l'autorité des lieutenants LANDOWSKI et PETIT, jusqu'au 20 décembre 1942.

Le lieutenant DIMEGLIO m'a alors chargé de nouvelles missions avec 16 goumiers et 1 sergent indigène d'origine marocaine, plus 2 caporaux indigènes, au total 19 goumiers. Ma mission consistait à garder les ponts d'Ain Senour, situé à 8 km de Souk Ahras, et les autres passages suspendus jusqu'à Morsott, à essayer de prendre contact avec le chef de la section des Douairs de Tébessa, que je n'ai jamais pu rencontrer, mon corps ayant été militarisé à dater du 15 novembre 1942.

Le commandant d'armes de la place de Souk-Ahras, prévenu de mes missions dans son secteur, avait reçu des instructions pour permettre à mes goumiers d'acheter leurs vivres à l'Intendance. Ces derniers percevaient leur solde et leur prêt-franc.

Les attaques en TUNISIE des 14 et 15 février 1943 par le général allemand ROMMEL ont été enfin arrêtées sur la route allant à Tebessa, à 7 km des mines du Kouif dans la touée de Sbiha par le col de l'Essatour à l'Ouest de l'Ousselta et d'Haidra.

L'avance des troupes allemandes a été quelque peu gênée par la résistance française pourtant équipée d'armes légères. Les blindés du maréchal ROMMEL ont, quant à eux, été freinés par une cause naturelle : les chars qui suivaient le tracé des oueds de cette région en direction de Tebessa, se déployaient sur trois fronts ; les deux colonnes d'éclaireurs sur les lignes de faîte bordant ces gorges. La troisième, la plus importante, empruntait quant à elle le thalweg de l'oued, asséché à cette époque de l'année.

Quand, dans la nuit du 14 février, un orage d'une grande violence transforma brutalement ces lits caillouteux en de violents torrents, balayant les malencontreux blindés engagés sur leurs routes, provoquant ainsi des dégâts matériels et humains considérables.

Les éclaireurs, impuissants devant ce désastre, ont dû rebrousser chemin pour chercher du secours afin de désembourber les chars pris dans ce piège.

Ce qui explique en partie à mon avis, la stabilisation du front du 17 au 25 mars 1943.

Les Américains se replièrent abandonnant sur le terrain paraît-il 150 blindés et près de 1500 prisonniers ; j'ai constaté le 16 février 1943 que lors de la retraite, certaines unités avaient laissé toutes sortes de matériel : armes, véhicules, ravitaillement, de leur position de combat jusqu'à Morscott lieu de repli à 35 km de Tebessa et à 100 km de Souk Ahras.

En mars 1943, lors de la 2<sup>e</sup> offensive des Allemands en direction de Tébessa, la division de Constantine opposa une résistance farouche qui empêcha les Allemands de franchir leurs positions.

L'arrivée en Tunisie à vive allure, du maréchal MONTGOMERY avec sa 8<sup>e</sup> armée, et du général LECLERC venant de Kouffa en Libye, va permettre aux unités alliées de s'organiser.

Le 8 avril, la division de Constantine attaque et refoule les Allemands.

Le 11 avril, c'est la bataille qui commence sur tous les fronts.

Le G.T.M. occupe Kairouan.

Le Zaghouan est pris par la division d'Alger qui poursuit son avancée offensive, suivie par toutes les unités alliées. C'est le début de l'encerclement des Allemands et des Italiens sur tous les fronts de Tunisie.

Le 11 mai : reddition du général allemand PFEFFER.

Le 13 mai : reddition du général italien MESSE.

Mal équipée, l'armée française, avec 70000 combattants a acquis l'estime et l'admiration des alliés et surtout des américains vengés de leur déroute en février.

Mais les pertes françaises sont terrifiantes. Près de 16000 tués, autant de blessés et disparus montrent l'archarnement des combats.

---

● Nicolas CUSUMANO  
Consul de France (H)

---

# Composition du corps des Douairs pour l'Algérie

**Noms des officiers de l'état-major du général WEYGAND :** Capitaine d'AUMAGNAC, Capitaine des A.M.M. MICHELANGI.

**Section de CONSTANTINE :** Sous-lieutenant POMMIER, lieutenant BONHOURE.

**Section de QUELMA :** Lieutenant ANDRAULT.

**Section de BONE :** Lieutenants DIMEGLIO, LANDOWSKI, CHAMEROY, PETIT, A CORRAZE.

La direction de la sûreté à Alger, le sous-préfet de Bône et plusieurs fonctionnaires du gouvernement général de l'Algérie, de la Direction des Travaux Publics des Chemins de Fer et des Mines, ont participé à la résistance en A.F.N. de janvier 1941 au 15 novembre 1942.

Le capitaine P. MICHELANGI a terminé sa carrière comme colonel chef de la Direction des Affaires Militaires Musulmanes à Paris.

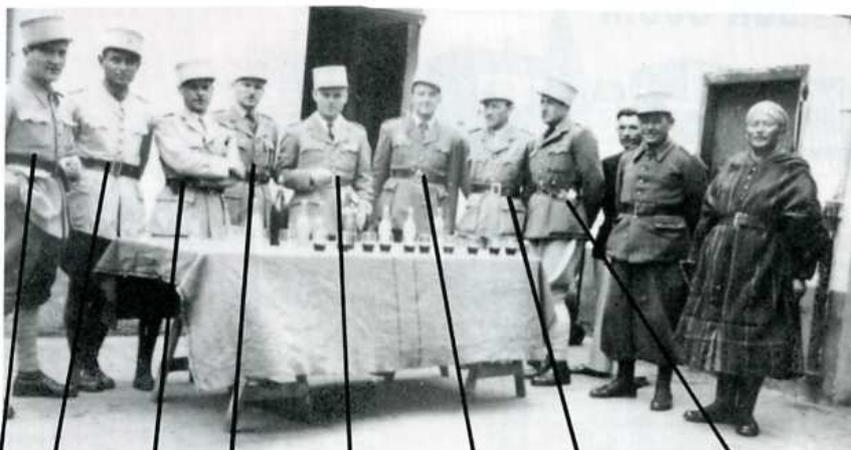
Le lieutenant ANDRAULT, en tant que général de brigade (C.R.).

Le sous-préfet de Bône LUISET, devenu préfet de Paris, y décéda en 1946.

Le colonel R.M. CORRAZE diplômé de l'ESG, Directeur des Travaux d'Algérie, Directeur à la Direction des Travaux du Génie à Montpellier.

Collection de l'auteur

▲ AÏN SENOUR  
20 décembre 1942



◀ 1<sup>re</sup> réunion officiers et sous-officiers  
après la formation du Corps des Douairs  
Février 1941 à Bône

X X LTN PETIT X LTN LANDOWSKI X LTN DIMEGLIO - SGT CASUMANO

# LES HOMMES, LES IDÉES, LES PRODUITS KODAK, AU SERVICE DES CHERCHEURS, DES INGÉNIEURS ET DES TECHNICIENS, QUI MESURENT, CONTROLENT, ET COMMUNIQUENT.

**Photo, cinéma, audiovisuel, vidéo,  
amateur et professionnel.**

**Système d'analyse rapide de mouvements.**

**Copie-duplication, photogravure, imprimerie,  
reprographie, systèmes de gestion  
de l'information assistés par ordinateur.**

**Photographie industrielle et scientifique,  
radiographie industrielle.**

**Radiographie médicale et biologie clinique.**



**KODAK-PATHÉ**  
26, rue Villiot  
75594 Paris Cedex 12  
Téléphone : (1) 40 01 30 00

## **ALUMINIUM CONSEIL** **TOUT L'ALU ET LE PVC**

### FERMETURES PROTECTION

- Volets : Alu - PVC - Acier
- Spéciaux économie d'énergie
- Jalousies - Persiennes
- Volets Battant
- Grilles extensibles, enroulables  
type magasin et maison individuelle
- Grilles de défense tous types

### FENETRES ET PORTES

Tous types d'ouvrants à vos dimensions en Alu naturel, bronze, laqué couleur ou PVC.  
80 modèles de portes d'entrée.  
Fenêtres de double vitrage  
Menuiserie Alu à rupture de pont thermique  
Tous types de vitrage.  
Fenêtre rénovation, remplacement des fenêtres anciennes rapide sans dégradation.  
Ensemble bloc fenêtre et volet Alu et PVC



### EQUIPEMENTS

Garde-corps  
Clotures Alu et PVC  
Portails portillons Alu et PVC  
Mobilier - Agencement -  
Faux plafond  
Automatismes pour portails  
Portes automatiques  
Pergolas - Tonnelles -  
Abri piscines

### VERANDAS

#### Fermeture Loggia

- Type Economique
  - Dimensions standards
  - Structure simplifiée
- Type Personnalisé
  - Toutes dimensions
  - Toutes formes
  - Toutes teintes

### CLOISONS

Amovibles, démontables  
et mobiles.

**Des produits prêts  
à poser ou installés  
par des équipes de  
professionnels.**

**Crédit total possible.**

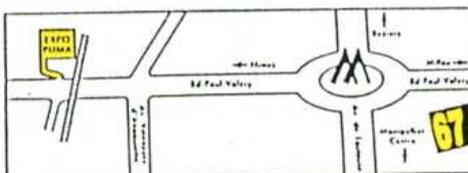
**Devis gratuits  
personnalisés.**

### STORES OCCULTATION

Stores intérieurs et extérieurs

- Vénitiens
- Californiens
- Plissés
- Bannes
- Corbeille
- A lames orientables pour toiture

Volet de toiture de véranda (électrique)



● Rue de la Jasse de Maurin - 34070 Montpellier

**67 27 73 03**

